

**Stéphane Padovani**

# Histoires d'ombres



VARIATIONS

ÉDITIONS  
MANÉ  
HUILY

# Histoires d'ombres

*« Keitel aimait photographier les trous, les troncs d'arbres, les tôles et les traces d'un travail ouvrier plus ancien que lui, perdu sous les géants visages de femmes fardés à la bombe, aux cheveux verts ou bleus telles des héroïnes de BD. Il aimait enjamber les talus de pierre, sauter sur les cylindres en fonte, piétiner les ronces et s'éclabousser les yeux d'ajoncs, de genêts, près des ateliers en haillons. Nous étions liés depuis si longtemps, et je pensais qu'il en serait toujours ainsi. C'était sans compter avec le temps. »*

Variations autour du thème des ombres, les récits de ce recueil explorent surtout ce qui nous lie les uns aux autres, dans la communauté humaine. Les personnages dérivent pour chercher leur raison d'être et tracent d'étranges parcours, à la lisière du fantastique parfois, d'où peut naître une révélation.

Stéphane Padovani, enseignant, auteur-lecteur pour la radio, publie ici son neuvième livre. Son œuvre atypique le place à la croisée des genres littéraires. Il vit actuellement à Redon (35).

Éditions Mané Huily  
www.editionsmanehuily.com

15 €  
ISBN 979-10-96468-56-0



# Histoires d'ombres

## DU MÊME AUTEUR

L'HOMME DE BOIS, roman, Bérénice, 2002

CHIENS DE GUERRE, roman, Bérénice, 2004

LA VEILLEUSE, roman, Quidam, 2007

L'AUTRE VIE DE VALÉRIE STRAUB, récit, Quidam, 2012

*Prix des lycéens et apprentis d'Île-de-France*

LE BLEU DU CIEL EST DÉJÀ EN EUX, nouvelles, Quidam, 2016

GÉANT, conte, Le jardin d'essai, 2016

*Édition bilingue traduite en allemand*

FRAGMENTS DE LA CONSOLATION, portraits, Le réalgar, 2018

LES ROTURIERS, poésies, Pont 9, 2021

Stéphane Padovani

# Histoires d'ombres

*Variations*

Éditions Mané Huily

© Éditions Mané Huily, 2021.

*À Thibault Dubreuil*



Là-bas, afin de toucher cet autre au fond de moi,  
pur et libre, qui m'appelait, et tout recommencer.

Guy Gofette – *L'autre Verlaine*



Première partie

L'OMBRE DE LUI-MÊME

*Dix variations*



## VARIATION 1

Keitel avait disparu au détour d'une friche où nous aimions nous promener ensemble. C'était un espace particulier, autrefois le site d'une usine et d'entrepôts désaffectés qu'une association avait recyclé en zone de *street art*, de cabanes éphémères, de maraîchages anarchiques. On y trouvait des sculptures étranglées de tuyaux, lestées de parpaings, percées de barres de fer comme des Saint-Sébastien. Une douzaine de vaches battait parfois le bitume, lâchant leur bouse en flaque et poussant du museau des pelletées de foin jetées un peu partout. Keitel aimait photographier les trous, les troncs d'arbres, les tôles et les traces d'un travail ouvrier plus ancien que lui, perdu sous les géants visages de femmes fardés à la bombe, aux cheveux verts ou bleus telles des héroïnes de BD. Il aimait enjamber les talus de pierre, sauter sur les cylindres en fonte, piétiner les ronces et s'éclabousser les yeux d'ajoncs, de genêts, près des ateliers en haillons.

Nous étions liés depuis si longtemps et je pensais qu'il en serait toujours ainsi.

C'était sans compter avec le temps.  
Car Keitel changeait, insensiblement.

Depuis qu'il était en retraite, il s'était mis en tête d'enquêter sur toutes les personnes devenues, selon ce qu'il en savait, l'ombre d'elles-mêmes. Cela le fascinait et plus il enquêtait, plus le mystère restait entier à ses yeux. Les cas ne manquaient pas. Certains connus, beaucoup d'autres totalement anonymes, si tant est qu'on puisse rester totalement anonyme de nos jours, derrière nos empreintes numériques. Semaine après semaine, les dossiers s'accumulaient sur son bureau. Il ne les ouvrait pas tous. Il les soupesait d'abord d'une main puis de l'autre, évaluait le poids de l'ombre, sa densité, son opacité, tâtait les feuillets pris dans la pochette cartonnée, en aveugle clairvoyant, calculait rapidement l'écart entre cette ombre et la personne qu'elle fut. De façon presque chamanique, il classait les cas, du plus au moins désespérant, car désespérés, ils l'étaient tous. Et c'est pourquoi Keitel les aimait.

Il passait le plus clair de son temps à traquer les ombres.

Cette activité n'allait pas sans une certaine mélancolie. Tout bien considéré, les gens devenaient souvent l'ombre d'eux-mêmes avec le temps. Or Keitel ne voulait pas faire le procès de la vieillesse ou de la maladie, d'ailleurs il ne voulait d'aucun procès. Les pièces qu'il collectait ne se transformaient pas en documents à charge, ne se destinaient à aucun tribunal : ni juridique,

ni médiatique, ni même éthique. La curée permanente de la Toile le révoltait. Et ses clients, il se les fournissait lui-même, les inventait. Son imperméable était fictif, comme son feutre et son agence de détective. Il suffisait d'écrire pour que tout fût réel.

Keitel sentait aussi, au plus intime, qu'écrire l'empêcherait de devenir un jour l'ombre de lui-même.

En attendant de pouvoir le vérifier, il avait d'abord traité quelques cas qui, depuis longtemps, lui paraissaient symptomatiques de ce processus étrange. Il s'était tourné vers des gens devenus assez tôt l'ombre d'eux-mêmes. Des artistes qu'il avait aimés, des sportifs qu'il avait admirés, des penseurs et des politiciens qu'il avait un temps écoutés et parfois suivis, tous ces gens, des hommes souvent, en lesquels il avait cru et qui l'avaient déçu. Les femmes semblaient moins sujettes à ce phénomène. Keitel se promettait de découvrir un jour leur secret.

En attendant, si ma mémoire est bonne, peu de temps avant notre séparation, il s'employait à enquêter sur un acteur magnétique, à la cinégénie rare, aux interprétations sauvages et décalées, toutes d'instinct et d'élans, de fragilité, d'audace et de malice. Puis devenu peu à peu pantin de séries B ou Z, boulet d'improbables niaiseries qu'il était censé booster de sa seule présence iconique, tandis que son jeu s'étiolait. Il y avait aussi ce cas d'un footballeur surdoué qui ne mettait plus un pied devant l'autre. Keitel réservait les dossiers de ses proches, les plus brûlants, pour un temps indéterminé.

C'est venu doucement.

Je l'ai senti.

Keitel sortait moins, ne faisait plus son habituelle partie d'échecs contre l'ordinateur, ses dix kilomètres de marche, reposait plus vite ses livres, éteignait le film avant la fin, perdait l'appétit, pleurait devant des photos. Même ses enquêtes traînaient sur son bureau, inachevées. Autant d'énigmes qu'il n'éluciderait pas. Le clavier s'était tu. Les stylos gisaient.

Alors, quand je l'ai entendu proposer cette sortie, chausser ses bonnes baskets et saisir l'appareil photo, je me suis dit que le printemps revenait. Et c'est vrai qu'il faisait beau ce jour-là, très doux. Le saule devant la maison se couvrait de pépites vert-jaune, les pervenches crevaient la terre avec les muscaris et les roses trémières jetaient à tous vents leur suavité de pimbêches endimanchées. La friche n'était pas loin. Nous y sommes allés à pied. Comme d'habitude le portail a crissé. Keitel a filé vers le hangar à corbeaux, comme il l'appelait. Je l'ai suivi. Puis il a bifurqué vers ce graff qu'il aimait bien : un vieil Indien aux traits burinés, bandeau cobalt sur longs cheveux gris, auquel le support en plâtre décrépit donnait une dignité de masque mortuaire. Le soleil a tourné. Je me suis projeté sur le mur de l'Indien. Flash. J'étais collé, quasi incrusté dans le mur, comme les ombres d'Hiroshima après la bombe. Soufflé comme par l'haleine d'un monstre né d'une déflagration à peine audible. Mon cœur s'était arrêté. Je regardais sans pouvoir bouger le visage de Keitel. Il semblait à la fois si triste et soulagé...

Puis, après une hésitation, ou ce qui m'a semblé l'être, il a tourné les talons, s'est éloigné. Je voulais le suivre comme je l'avais toujours fait, ou le précéder, ou tout au moins trembler à ses côtés, comme une flamme sombre sous le vent, mais rien à faire... J'étais cloué. Des pointes s'enfonçaient dans mes mains et dans mes pieds. J'ai voulu l'appeler puis crier à l'aide, me tendre vers lui, vers n'importe qui de charitable ou tout simplement d'humain, mais rien, personne... Pendant trois jours je suis resté ainsi, implorant, priant, puis résigné. Qui dira les souffrances d'une ombre ? Qui dira sa solitude ?

Petit à petit, miraculeusement, je me suis détaché du mur comme une vieille affiche lavée par la pluie et les pleurs. Avec une infinie lenteur, mon corps s'est décollé, puis j'ai roulé au sol, replié sur moi-même. Je voulais que la nuit m'emporte. Pourtant, au matin, je me suis levé. Je me suis mis en marche. Je voulais rentrer chez moi, retrouver Keitel, l'épouser de nouveau, jusqu'à la fin. J'ai tourné dans cette zone que je ne reconnaissais plus. Où était donc la sortie ? Où étaient les repères, les bâtiments si souvent parcourus, la lande autour, les machines rouillées renversées sur le dos, les serres, les jardins familiaux, les vaches, les recycleurs, les peintures rupestres des tagueurs ? Il n'y avait plus rien qu'un labyrinthe de ruines venues d'un autre temps. J'ai erré dans cette acropole que Chirico semblait avoir tracée, jusqu'à une fontaine dont le bruit m'attirait. L'eau me parut si pure... Est-ce qu'une ombre peut boire ? Est-ce qu'elle

peut tenir dans sa paume en conque l'essence de la vie ? J'ai essayé. Émerveillé, je l'ai sentie me rafraîchir, couler en moi comme un sang transparent. C'était une expérience tout à fait nouvelle. Celle qui allait suivre ne l'était pas moins.

Tandis que je me perdais dans le murmure de la fontaine, qui ravivait ma nostalgie et me faisait ressentir de façon plus sourde l'abandon de Keitel, je sentis dans mon dos le frôlement d'un corps. En me retournant, je ne vis qu'une ombre. Mais ce n'était pas moi. La silhouette, plus mince et légèrement plus petite, était à l'évidence celle d'une femme. Son buste se pencha légèrement de droite à gauche, puis de gauche à droite. Je devinai qu'elle m'observait car je ne voyais pas ses yeux, pas plus qu'elle ne voyait les miens. Je fis sans le vouloir un pas en arrière. Comme en miroir, elle fit de même. Était-ce l'ombre d'une ombre qui s'étirait ainsi ?

*– N'aie pas peur, me dit-elle.*

C'était la première fois qu'une ombre me parlait. Je fus bouleversé. Mais on n'a pas été pour rien l'ombre d'un homme fier pendant soixante-deux ans. Aussi je répliquai :

*– Je n'ai pas peur. Pour qui me prends-tu ?*

*– Pour personne. Je ne te connais pas. Qui était ton être ?*

*– Un nommé Keitel. Il m'a perdu par là-bas.*

*– Perdu ? Tu veux dire qu'il t'a largué ! C'est l'endroit idéal ici. Tous ceux qui ne veulent pas devenir l'ombre d'eux-mêmes viennent là nous abandonner comme des chiens le temps des*

*vacances d'été. Ils espèrent ainsi se protéger du temps, de la mort même. Pauvres crétiens...*

*– Non, moi, c'est un accident. Il faisait des photos et...*

*– Foutaises! On s'accroche à ça au début, parce qu'on n'a plus personne à qui s'accrocher. Et puis on s'aperçoit vite qu'ils ne reviendront pas nous chercher. La plupart d'entre nous part à leur recherche. Ils quittent l'acropole à la recherche d'une rue, d'une maison ou d'un immeuble dont ils croient se souvenir. Mais notre mémoire se vide très vite, comme celle d'un ordinateur.*

Je ne pouvais croire ce qu'elle me disait. Chaque mot me blessait plus qu'aucun de ceux que Keitel avait reçus, et moi avec lui, durant toute sa vie. Pourtant je savais au fond de moi qu'elle avait raison.

*– Que sont-ils devenus, d'après toi, ceux qui sont partis ?*

*– Je ne sais pas... Ils doivent errer quelque part...*

*– Et toi ? Tu ne veux pas sortir d'ici ? Avec moi ?*

*– Si c'est avec toi, je veux bien essayer. Mais ça ne mènera à rien.*

*– Allons-y toujours. On verra bien.*

Nous avons marché en longeant de hautes arcades très sombres, vers un étrange cône qui ressemblait à une cheminée de centrale nucléaire. Au loin, il nous sembla apercevoir un train à vapeur. Puis nous avons pris sur la droite une rue dont les lignes de fuite aboutissaient à un hall de gare, surmonté d'une horloge ronde et terriblement blanche. L'ombre d'une petite fille passa, poussant

un cerceau devant elle. Nous l'avons appelée mais elle s'éloignait déjà, à vive allure, vers une sculpture en forme d'œuf. Un métro était à l'arrêt. Il a démarré sitôt nos deux ombres assises. Ma voisine a posé sa tête sur mon épaule. Je percevais à peine son poids mais je la sentais pleine de pensées qui s'agitaient en tous sens. Je pris sa main qui se fondit dans la mienne. Ce geste sembla l'apaiser. Peut-être qu'elle dormait tandis que des passagers montaient peu à peu, au point de saturer le wagon de leurs corps épais, de leurs odeurs. Les néons jetaient des lambeaux d'ombres ici ou là, difformes. Nous seuls étions entiers. Nous nous sommes réfugiés à l'avant du train, moins bondé. Qui se souciait de deux ombres en cavale? À la fenêtre, je reconnus Paris. J'y étais déjà venu plusieurs fois avec Keitel.

C'était, je crois, le quartier de Montparnasse. Ma voisine le reconnut aussi.

*-J'ai habité par là étant gamine! J'en suis sûre! Ça me revient! La mère de mon être était serveuse dans un restaurant. J'ai traîné là, adolescente. J'ai fait tous les cinémas du coin. Les projections, j'adorais ça.*

*-Keitel préférerait voir les films chez lui. Surtout, il lisait, beaucoup. Comment s'appelle ton être?*

*-J'ai oublié son nom, me répondit-elle avec détachement.*

Et j'ai pensé que bientôt, de façon irrévocable, j'allais sûrement oublier le nom de Keitel. Cette idée me peina.

*-C'est que tu es encore trop proche de lui. Ne t'inquiète pas. Ça passera... Viens. Descendons.*

Nous étions boulevard Edgar Quinet. La tour nous toisait de loin. Des gens allaient et venaient de tous côtés. La circulation faisait un vacarme de tous les diables. La tête me tournait un peu. J'étais fatigué. J'ai cherché un banc tandis que ma camarade tirait mon bras.

*– Attends un peu, lui dis-je. Je suis une vieille ombre, moi. Toi, tu ne dois pas avoir plus de trente ans. Tu as l'air si vivante, si légère. Je vais t'appeler « Ombrelle ».*

*– Ne te moque pas de moi.*

J'imaginai qu'elle rougissait, mais comment savoir ? Aux abords de la gare, des policiers contrôlaient des identités. Les ombres, souvent, n'ont pas de papiers.

*– Ne restons pas là.*

Ombrelle et moi avons remonté la rue de Rennes jusqu'à l'église de Saint-Germain-des-Prés. La porte était entrouverte. Nous nous sommes glissés dans la nef. Le silence nous a saisis. Nous n'osions plus bouger. Au bout de la salle, dans l'ombre, l'homme en croix. Je me suis demandé si une ombre pouvait prier. Je n'avais jamais essayé. Je ne savais pas quoi demander. Rejoindre Keitel ? Finir ma vie avec lui ? Je n'étais plus très sûr de le vouloir. Je me sentais libre. Ombrelle se tenait près de moi. Un soudain désir de la recouvrir, là, au milieu de la nef, m'envahit. Tout devenait possible.

## *Table*

### Première partie / L'OMBRE DE LUI-MÊME

Variation 1 .....	p. 13
Variation 2 .....	p. 23
Variation 3 .....	p. 29
Variation 4 .....	p. 35
Variation 5 .....	p. 41
Variation 6 .....	p. 47
Variation 7 .....	p. 53
Variation 8 .....	p. 57
Variation 9 .....	p. 69
Variation 10 .....	p. 75

## Deuxième partie / DÉRIVES

Iris .....	p. 87
Potlatch .....	p. 93
Frère .....	p. 101
Nocturne .....	p. 111
Maria .....	p. 119
Célia .....	p. 123
Le songe de Lourmarin .....	p. 127
Le journal de Télémaque .....	p. 133
La seconde fenêtre .....	p. 145

Achevé d'imprimer en mars 2021  
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery  
58500 Clamecy

Dépôt légal: mars 2021  
Numéro d'impression: 102530  
ISBN: 979-10-96468-56-0

Imprimé en France

*La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert.*